



QU'EST-CE QU'IL FAUT FAIRE

C'est la question favorite de la petite Charlotte, la question qu'elle adresse vingt fois par jour à ses parents, à sa grand sœur, à toute la maison. Et elle a beau la répéter, on n'est jamais las de l'entendre : les yeux brillants d'intelligence et de gaieté, les jolies petites mains aux mouvements adroits, les pieds si légers et si alertes, la voix joyeuse, toute la personne de Charlotte enfin indique tant de bon vouloir et d'entrain que c'est tout plaisir de confier une besogne à la petite fille.

Le matin, dès qu'elle a mangé la dernière bouchée de son pain et bu la dernière goutte de son lait, elle saute à bas de sa chaise :

— "Qu'est-ce qu'il faut faire ?" Une dictée ? une page d'écriture ? apprendre une fable ? de la géographie ? étudier des gammes ? Très bien, Charlotte se met vaillamment au travail.

Et qu'est-ce qu'il faut faire ensuite ? De la tapisserie ? du crochet ? une robe de poupée ? Très bien encore. Jouer au cerceau ? au volant ? sauter à la corde ? colorier des images ? coller des découpures ? C'est parfait. Charlotte aime le jeu tout comme une autre, mieux qu'une autre peut-être, et, quand elle joue, c'est de tout son cœur.

Ce qu'elle a en horreur, c'est la flânerie. Jamais vous ne la verrez, comme certaines fillettes de ma connaissance erier sans but par toute la maison, se plonger dans un fauteuil les bras croisés, feuilleter un livre ou deux, ouvrir le piano pour jouer quatre notes et le refermer aussitôt, gaspiller enfin ces bonnes heures de liberté pendant lesquelles une petite fille de sept ou huit ans peut faire tant de choses utiles, et qui deviennent agréables quand on les fait de bon cœur.

Voilà Mariette qui ôte le couvert. — "Oh ! Mariette ! que je voudrais vous aider ! qu'est-ce que je pourrais faire faire ? Rentrer les serviettes et les couteaux ? Oh ! oui, ce sera très amusant ! Et tous ces paquets qui encombre le buffet ? Je vais demander la clef à maman pour les serrer dans l'armoire aux provisions.... Tiens ! qu'est-ce qu'il y a là ? C'est un des gros dictionnaires de papa ; il faut que je le porte dans son cabinet."

Arrivée auprès de son père, Charlotte dépose le livre en silence sur le bureau ; elle ne veut pas troubler le travail de ce cher papa ; mais, tout en se débarrassant de son fardeau, elle a donné un coup d'œil général à la pièce, un coup d'œil qui signifie clairement : "Qu'est-ce qu'il faut faire ici, dans cette chambre où Mariette n'entre pas comme elle veut ?"



Ah ! il y a de la poussière sur cette table, et puis, voilà une pile de revues qui est toute de travers et qui donne mauvais air au rayon de la bibliothèque ; il faut épousseter, ranger, redresser tout cela. C'est fait, mais Charlotte ne repart pas encore. Elle vient se planter debout devant son père, et, droite comme un soldat au port d'armes, elle le regarde fixement. Son papa n'a-t-il pas solennellement

décerné à Charlotte un titre dont elle est très fière, celui de commissionnaire en chef de la maison, et ne faut-il pas lui rappeler qu'elle est toute prête pour l'exercice de ses fonctions ?

— "C'est toi, ma petite ! Tu veux sans doute quelque chose à faire ? Tiens, voilà l'encrier de ton frère que j'ai trouvé vide sur mon bureau, que j'ai rempli et qu'il faudrait emporter."

Ah ! la difficile commission que celle-là ! on ne la confierait pas à tout le monde ; on ne la confierait surtout pas à Georges, qui renverse tout ce qu'il touche. Avec quels soins, quelles précautions infinies Charlotte va s'en acquitter !

Elle part maintenant, marchant à petits pas et elle arrive sans encombre dans la chambre de Georges ; mais n'y reste pas, elle court demander à Mariette si sa mère est rentrée.

— "Oui, mademoiselle, madame est au salon ; elle est revenue de ses courses gelée, et elle est en train de se chauffer."

Charlotte ouvre la porte du salon, et elle n'a pas besoin de demander ce qu'il faut faire, elle le voit tout de suite : sa maman est fort mal installée dans un fauteuil trop haut et trop profond, et puis, elle est encombrée de ses gants, de sa voilette, de sa cravate de dentelle posés sur ses genoux, de son manteau qui a glissé de ses épaules....

Vite, vite, Charlotte place un tabouret sous les pieds de sa mère, un coussin bien douillet dans son dos ; elle enlève les gants, la voilette, le manteau, apporte un écran pour protéger la joue à moitié grillée déjà....

— "Merci, ma chérie, comme tu me soignes bien ! A présent va mettre toutes mes affaires dans ma chambre, donne-moi mon livre que tu trouveras sur ma petite table, et ie n'aurai plus rien à souhaiter."

— Et, à présent, demande Charlotte, qui a fait en un clin d'œil sa petite course, qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Tu pourrais t'asseoir un peu près de moi et te chauffer : tes mains sont toutes violettes de froid.



Charlotte apporte sa petite chaise et s'installe à côté de sa mère ; mais au bout de cinq minutes à peine, elle bondit de dessus son siège. Cinq minutes de repos, c'est beaucoup trop pour elle, et une idée nouvelle emporte à l'autre bout de la maison les petits pieds infatigables. Arrivée près d'une porte rembourrée, elle ralentit son allure et frappe bien doucement.

— Entrez ! dit une voix faible, la voix de la grand-mère de Charlotte. Cette pauvre grand-mère ne peut plus quitter son fauteuil, ses doigts raidis ne peuvent plus tenir ni aiguille ni crochet ; c'est à peine si ses yeux fatigués lui permettent de lire deux ou trois pages par jour.

— Chère bonne maman, dit Charlotte, je viens voir ce qu'il faut faire pour vous....

La grand-mère lève la tête et sourit :

— Ma bonne petite, répond-elle, on ne saurait arriver plus à-propos que toi. Mon chauffe-pieds est refroidi et j'allais sonner Mariette pour qu'on me remette de l'eau....

Charlotte s'empare en grande hâte du tabouret et le rapporte elle-même toute joyeuse.

— Justement, grand-mère, il y avait de l'eau qui bouillait tout à fait ; j'ai dit à Mariette de se dépêcher, et c'est fait. Touche un peu, comme c'est bon....

— Oh ! délicieux ! dit la grand-mère en faisant mine de se chauffer avec ravissement.

Et Charlotte est persuadée que c'est l'eau bouillante qui fait tant de plaisir à sa bonne maman. Pour ma part, j'incline à penser que la présence même de la petite fille et son aimable empressement réjouissent la grand-mère encore plus que son tabouret.... Ce n'est pas seulement aux pieds qu'elles ont froid, les pauvres grand-mères.... Il leur faut aussi de la tendresse pour réchauffer leur cœur.

— Faut-il vous faire la lecture à présent, bonne maman, ou bien voulez-vous faire une partie de dames ?

— Et si je disais les deux ?

— Eh bien, je dirais les deux, moi aussi."

Et la grand-mère et l'enfant passent ensemble une heure charmante, jusqu'au moment où la mère de Charlotte vient remplacer la fillette.



En quittant sa grand-mère, Charlotte se rappelle subitement qu'il y a bien longtemps, deux heures, peut-être même trois, qu'elle n'a inspecté le dessous de la cage de Flavio, le beau canari de sa sœur. C'est bien comme elle le pensait : ce méchant Flavio ne s'est pas corrigé du tout, il a de nouveau éparpillé son grain et jeté sur le plancher l'eau de sa baignoire. Charlotte, qui a déjà balayé deux fois le millet au rebut par Flavio, recommence pour la troisième fois. Mais Flavio n'est pas seul à donner du travail à Charlotte : Georges est tout aussi désordonné que l'oiseau ; en rentrant du collège, il a voulu décrocher au porte-manteau de l'anti chambre sa casquette et son pardessus, et il est si maladroit, qu'il n'a réussi qu'à les jeter par terre en faisant tomber du même coup le chapeau de son papa. Quant à ses livres, au lieu de les porter dans sa chambre, il les a lancés au hasard sur une chaise. Oh, naturellement, ils ne sont pas restés.

Il est bien heureux, ce maître étourdi, d'avoir une sœur comme Charlotte. Toute la famille, du reste, a du bonheur de l'avoir, et je connais bien des gens qui lui portent envie.

Le fait est que, du train dont va le monde, il faudrait qu'il y eût dans chaque maison une Charlotte, c'est-à-dire une petite personne courageuse et active, prête à faire ce que les autres ont oublié et à arranger tout ce qui va mal. Pensez donc à toute la besogne qu'il y a sur notre pauvre terre ! Que de gens qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux, de leurs affaires, de leurs peines, de leurs maladies, qu'on les instruit, qu'on les soigne, qu'on les amuse, qu'on les console !

Si chaque petite fille se disait résolument : "Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire ?" et qu'elle continuât sa vie durant à s'employer pour les autres, il me semble que nous verrions les choses marcher bien mieux qu'aujourd'hui.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

Un très joli mot d'enfant :

Bébé est au lit. Il est très sérieux. Il appelle son petit père :

— Dis, pépère, quand on rêve, c'est le petit Jésus qui nous montre des images, pas vrai ?

Sur réception de 25c en timbres-poste, nous enverrons les trois ouvrages suivants : les *Farces de Piron*, l'*Ami des salons* et la *Petite ou les souffrances d'une jeune fille*. C'est une belle occasion. G. A. & W. Dumont, libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.